

L'empire carolingien, préfiguration de l'Europe: du projet historiographique au programme politique

Marie-Céline Isaïa

▶ **To cite this version:**

Marie-Céline Isaïa. L'empire carolingien, préfiguration de l'Europe: du projet historiographique au programme politique. L'empire carolingien, préfiguration de l'Europe: du projet historiographique au programme politique, 2008, Lyon, France. pp.1-8. halshs-00392828

HAL Id: halshs-00392828
https://shs.hal.science/halshs-00392828

Submitted on 9 Jun 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'empire carolingien, préfiguration de l'Europe: du projet historiographique au programme politique

Marie-Céline Isaïa

L'empire carolingien, à son apogée dans les années 820-830, est un régime théocratique, autoritaire, centralisé, militarisé, à forte tendance nationaliste : c'est, Charlemagne et ses contemporains y insistent, un empire franc, qui aspire à une domination universelle, les droits des Byzantins restant saufs[1]. Il y a lieu dès lors de s'interroger sur le rapprochement proposé depuis les années 1980, entre cet empire carolingien et l'Europe. Une rencontre des médiévistes à Spolète en 1979, publiée en 1981, a consacré l'expression en choisissant comme thème de réflexion « La naissance de l'Europe et l'Europe carolingienne, une équivalence à vérifier »[2]. La question posée – l'Europe est-elle née au IX^e^ s. (ou au XI^e^ s., l'alternative est sous-entendue) – passait sous silence l'énormité que constitue cette expression, « Europa carolingia », en même temps qu'elle en établissait la légitimité. L'histoire contemporaine, celle de la construction européenne, semble dicter cette assimilation audacieuse : il faut à l'Europe naissante une préhistoire, une préfiguration ; l'empire carolingien lui sert de prototype, sinon de modèle. La démarche se comprend dans le contexte d'une référence constante des médiévistes à l'Europe, dont il faut commencer par déterminer le sens.

On peut passer rapidement sur les ouvrages qui ne mentionnent l'Europe que comme un argument de vente. L'Europe est devenue une idée positive, moderne, et d'un point de vue éditorial, c'est une façon commode de rafraîchir l'obscur Moyen Age. Ce trait s'apprécie bien du point de vue qualitatif et quantitatif : font référence à l'Europe les ouvrages de vulgarisation plus que les publications savantes ; ces ouvrages sont de plus en plus nombreux depuis le début des années 1990 – la création de la revue *Early Medieval Europe* en 1992[3] et de la collection *Faire l'Europe* en 1993 [4] constituent ici de bons points de repère. Immédiatement avant, en 1990, dans la traduction du titre de la synthèse de Gisella Ripoll, *Los godos en el occidente europeo*, le mot « européen » avait été gommé[5]– ce ne semblerait plus nécessaire sans doute aujourd'hui. Dans le rayon « histoire carolingienne », on observe le même rythme : l'ouvrage fondateur de Pierre Riché[6], qui utilise l'idée d'Europe carolingienne dès 1983, n'emporte pas d'abord l'adhésion. Rosamond McKitterick continue de privilégier la description politique des « Royaumes francs »[7] comme Hans Schultze[8]. C'est Jean Chélini en 1991 qui vulgarise l'expression[9], devenue dominante à la fin des années 1990[10], presque

[1] LE GOFF J. (2003) - *L'Europe est-elle née au Moyen Age ?*, Paris, Ed. du Seuil.

[2] *Nascita dell'Europa e Europa carolingia : un'equazione da verificare, Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo*, Spolète, 1981.

[3] à l'initiative de T. S. BROWN, E. JAMES, R. MCKITTERICK, D. ROLLASON et A. THACKER

[4] *Faire l'Europe* est dirigée par Jacques Le Goff. Les premiers volumes consacrés au Moyen Age paraissent en 1997 avec BROWN P. - *L'essor du christianisme occidental, triomphe et diversité, 200-1000*, Paris, Ed. du Seuil et GOUREVITCH A. J. - *La naissance de l'individu dans l'Europe médiévale*.

[5] RIPOLL G. (1990) - *Los godos en el occidente europeo: ostrogodos y visigodos en los siglos V-VIII*, trad. française *Les Goths : Ostrogoths et Wisigoths en Occident, V^e^ -VIII^e^ s.*, Paris, Editions du Seuil.

[6] RICHE P. (1983) - *Les Carolingiens. Une famille qui fit l'Europe*, Paris, Hachette, Pluriel. C'est une innovation pour l'auteur lui-même qui avait intitulé sa précédente synthèse (1973) *L'empire carolingien, VIII^e^-IX^e^ siècles (La Vie quotidienne)*, Paris, Hachette.

[7] MCKITTERICK R. (1983) - *The Frankish Kingdoms under the Carolingian, 751-987*, Londres, New York.

[8] SCHULZE H. K. (1987, 2e ed. corr. 1994) - *Vom Reich der Franken zum Land der Deutschen. Merowinger und Karolinger (Siedler Deutsche Geschichte*), Berlin.

[9] CHELINI J. (1991) - *L'Aube du Moyen Age. Naissance la chrétienté occidentale. La vie religieuse des laïcs dans l'Europe carolingienne*, Paris, Picard.

[10] Par exemple LE JAN R. (1998) - *La royauté et les élites dans l'Europe carolingienne (du début du IX^e^ aux environs de 920)*, Lille 3.

exclusive depuis 2000[11]. La question posée aux concours en 2002-2004 l'a consacrée[12]. Ce tournant des années 1990, le contemporanéiste n'aura aucune peine à le mettre en relation avec la naissance de l'Union européenne et de la Communauté Européenne, autour de la signature du Traité de Maastricht : le Conseil européen qui l'a approuvé s'est réuni en décembre 1991. La signature du traité est survenue en février 1992. La France a autorisé sa ratification par référendum en septembre 1992. C'est le contexte porteur d'une mode européenne à laquelle les médiévistes n'échappent pas. L'Europe est donc vendeuse, ce qui vaut quelques ouvrages discutables[13], où l'on trouve martelé que Charlemagne est le Père de l'Europe. Tant pis s'il faut appeler « la conquête de l'Europe » le récit des guerres de Charles (chap. 1) ou oser l'assimilation « L'empire : l'Europe selon Charlemagne » (chap. 2)°. À côté de ce qui relève davantage de la mémoire artificielle que de l'histoire, la mode réserve aussi des surprises plus méritées, comme le succès de librairie de la thèse de Bruno Dumézil, texte à l'écriture enlevée mais consacré au thème austère de l'analyse du cadre législatif de la conversion au catholicisme entre le V^{e} et le VIII^{e} siècle[14]. Elle est devenue un *best-seller* sous le titre *Les racines chrétiennes de l'Europe*, dans le contexte de la controverse sur la ratification du Traité de Rome de 2004, repoussé par le référendum de mai 2005, et du préambule de la Constitution - devait-il mentionner ou non les « racines chrétiennes » de l'Europe ? Le malentendu profite ici à un texte à la valeur scientifique indiscutable.

La part de l'initiative éditoriale une fois soulignée, reste la volonté de certains historiens de proposer l'Europe comme cadre d'analyse pertinent pour leur période. Deux tendances se mêlent. Il y a d'une part une réflexion permanente des médiévistes en terme de chronologie : si le Moyen Age est l'époque à laquelle l'Europe est née, de quand peut-on dater, à l'intérieur de cette période de mille ans, la naissance de l'Europe ? L'autre question reste de déterminer s'il est pertinent d'appeler Europe l'empire construit par les Carolingiens. Sur le premier point, on observe une sorte de consensus depuis le début du XX^{e} siècle[15]. À la faveur de la mode européenne, on assiste donc à une floraison de titres qui disent « Europe » là où on aurait attendu « Occident ». Certains s'en excusent avec esprit[16]. Mais si la naissance de l'Europe au Moyen Age est un lieu commun consensuel, la date de naissance précise renvoie à deux choix chronologiques opposés; une hypothèse haute – l'Europe naît des invasions barbares[17] – répond à une hypothèse basse – l'Europe naît avec l'an Mil[18].

---

[11] Par exemple BÜHRER-THIERRY G. (2001) - *L'Europe carolingienne (714-888)*, Paris, Armand Colin et LEGUAY J.-P. (2002) - *L'Europe carolingienne, VIII^{e}-IX^{e} s.*, Paris, Belin pour les manuels universitaires, ou DEPREUX P. et JUDIC B. (2004), *Alcuin, de York à Tours. Ecriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Age*, *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 111, n° 3 pour les colloques internationaux.

[12] La question était « Les sociétés en Europe du milieu du VI^{e} siècle à la fin du IX^{e} siècle (monde byzantin, musulman et slave exclus) », ce qui a conduit à la publications de manuels comme DUBREUCQ A. et DEFLOU-LECA N. (2001) - *Les Sociétés en Europe*, Clefs Concours, Neuilly, Atlande; LEGUAY J.-P. (2002) - *L'Europe des Etats barbares, V^{e}-VIII^{e} siècles*, Paris, Belin; DEPREUX P. (2003) - *Les sociétés occidentales du milieu du VI^{e} siècle à la fin du IX^{e} siècle*, Rennes, PUR; ROUCHE M. (2003) - *Les racines de l'Europe. Les sociétés du haut Moyen Age (568-888)*, Paris, Fayard.

[13] BATHIAS-RASCALOU C. (2004) - *Charlemagne et l'Europe*, Paris, Instants d'histoire, Vuibert étant le plus ouvertement européanophile. Voir aussi GOBRY I (1999) - *Charlemagne, fondateur de l'Europe*, Monaco, Ed. du Rocher.

[14] DUMEZIL B. (2005) - *Les racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares, V^{e}-VIII^{e} s.*, Paris, Fayard.

[15] HALPHEN L. (1932) - *L'essor de l'Europe, XI^{e}-XIII^{e} siècles* (*Peuples et civilisations* 6) Paris, F. Alcan; DAWSON C. (1934), trad. française par L. Halphen - *Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne*, Paris, Rieder; FEBVRE L. (1999) - *L'Europe. Genèse d'une civilisation*, Paris (édition d'une conférence prononcée en 1944).

[16] CUVILIER J.-P. (1998) - *Histoire de l'Europe occidentale au Moyen Age (IV^{e} siècle-début du XVI^{e} siècle)*, Ellipses, Universités Histoire, dans la préface p. 5.

[17] Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut citer par ordre chronologique, outre les ouvrages déjà évoqués, LOPEZ R (1962) - *Naissance de l'Europe, V^{e}-XIV^{e} siècle*, Paris, Armand Colin, Destins du monde; DEMOUGEOT E.

Si l'hypothèse haute remporte tant de suffrages, et surtout de façon si continue, c'est qu'elle s'accommode d'une définition modulable. Robert Lopez le premier caractérise avec prudence le Moyen Age comme une période capable de créer une construction mentale ignorée des Romains, un "espace européen" moins déterminé par des frontières que par la conscience d'une civilisation partagée. L'hypothèse de datation haute satisfait alors aussi bien ceux qui pensent l'Europe comme un espace en rupture avec Rome, à la suite des invasions barbares[19], que les ceux qui pensent que l'Europe naît avec des royaumes barbares qui prolongent les acquis de la romanité. À l'autre extrême chronologique, les tenants de l'Europe de l'an Mil ont Robert Fossier pour porte-parole : « Je dis…que la naissance d'une Europe conquérante du monde est un grand fait de l'histoire humaine, qu'il est méritoire, que je n'en rougis pas, et qu'il s'appelle le Moyen Age » (p. 8). L'apogée de cette « Europe conquérante » est le XI^{e}-XII^{e} s. Cette Europe est « un espace de finistère », une « Europe de l'ouest exclusivement ». Jusque dans les années 1980, l'historiographie européenne, si elle cherche une date de naissance pour l'Europe, envisage deux temps forts, le V^{e} s. ou l'an Mil et donne à l'Europe une définition géographique et culturelle ; « espace vécu », espace mental, l'Europe n'est jamais présentée comme une unité politique.

Pierre Riché prend alors cette historiographie à contre-pied en publiant en 1983 *Les Carolingiens. Une famille qui fit l'Europe*. L'Avant-propos est, sans le dire, une réponse point par point à l'introduction de Robert Fossier, parue l'année précédente : « Faut-il attendre les XI^{e} et XII^{e} siècles pour assister à l'éveil de l'Europe et au début de son essor ? L'Europe a-t-elle seulement pris conscience d'elle-même lorsqu'elle part à la conquête de l'Orient, lorsque naît la civilisation urbaine, lorsque se mettent en place des monarchies nationales ? Nous ne le pensons pas. C'est pourquoi nous avons voulu étudier la naissance de l'Europe dans la période qui va du VII^{e} siècle au début du XI^{e} s., celle qui a vu la constitution de l'empire carolingien et ses prolongements. Alors s'est réalisée une première forme d'unité européenne, une première civilisation européenne à partir de quoi est née l'Europe médiévale. »
Ce parti-pris historiographique repose sur un choix scientifique explicite : Pierre Riché plaide en faveur d'une histoire personnaliste, attentive aux événements, aux hasards, aux choix individuels. Il réclame de pouvoir écrire l'histoire d'une famille aristocratique et de ses réseaux – c'est l'intérêt du sous-titre, *Les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe*. La

---

(1969-1976) - *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, Paris, Aubier, (3 vol); MUSSET L. (1969) - *Les invasions.* Tome II : *Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^{e}-XI^{e} siècle)*, Paris, PUF, Nouvelle Clio; DELORT R. et ROUCHE M. (1969) - *L'Europe au Moyen Age, Documents expliqués. T. I* : 395-888, Paris, Armand Colin, Collection U, Série Histoire médiévale; DIXON P. (1976) - *Barbarian Europe*, Oxford, Elsevier-Phaidon, The Making of the Past; NELSON J. L (1986) - *Politics and Ritual in early medieval Europe*, Londres-Ronceverte (West Virginia), The Hambledon Press; BANNIARD M. (1989) - *Genèse culturelle de l'Europe V^{e} - VIII^{e}*, Paris, Ed. du Seuil, Points; RICHE P. (1989) - *L'Europe barbare de 476 à 774*, Paris, SEDES, 1989; MCKITTERICK R. (1990) - *The Use of Literacy in Early Medieval Europe*, Cambridge, New York, Cambridge University Press; FRIED J. (1991) - *Die Formierung Europas 840-1046*, Munich; FONTAINE J. et PELLISTRANDI C. (1992) - *L'Europe, héritière de l'Espagne wisigothique*, Madrid; CUVILLIER J.-P. (1998) -*Histoire de l'Europe occidentale au Moyen Age (IV^{e} siècle-début du XVI^{e} siècle)*, Ellipses, Universités Histoire; MCCORMICK M. (2001) - *Origins of the European Economy. Communications and Commerce A. D. 300-900*, Cambridge; MCKITTERICK R. (2001) - *The early Middle Ages : Europe, 400-1000*, Oxford, Oxford University Press, The short Oxford history of Europe 1; TOUBERT P (2004) - *L'Europe dans sa première croissance, de Charlemagne à l'an Mil*, Paris, Fayard; WICKHAM C. (2005) - *Framing the early Middle Ages: Europe and the Mediterranean*, New-York Oxford; SMITH J. M. H. (2007) - *Europe after Rome: a new cultural history 500-1000*, Oxford, Oxford University Press

[18] Les titres les plus marquants FOSSIER R. (1982) - *Enfance de l'Europe. X^{e}-XII^{e} ; aspects économiques et sociaux*, Paris, PUF, Nouvelle Clio 17 et 17bis; MOORE R. I. (2001) - *The first European revolution c. 970-1215*, trad. française de Jean-Pierre Bardos - *La première révolution européenne, X^{e}-XIII^{e} siècle*, Paris, Ed. du Seuil, Faire l'Europe.

[19] DEMOUGEOT E. *op. cit. supra.*

construction de l'empire carolingien n'est donc pas une affaire de structures ou de permanences, mais l'œuvre d'hommes, au fil de la succession dynastique : la deuxième partie de l'ouvrage s'intitule « Pépin III et Charlemagne, fondateurs de l'Europe carolingienne (751-814) ». L'idée est que dessein d'un visionnaire a fait l'Europe, que l'Europe n'existait pas avant que Pépin III puis Charles le grand ne l'envisagent ou ne la rêvent. La synthèse de Pierre Riché s'inscrit bien dans le contexte d'un retour de balancier après le triomphe de l'histoire longue, des structures, de l'histoire économique. Si l'Europe naît à l'époque carolingienne répond Pierre Riché à Robert Fossier, et pas plus tard, c'est parce que des hommes l'ont voulu : « L'action politique, culturelle, spirituelle des laïcs et des ecclésiastiques a permis les conditions de la création du premier ensemble européen, qui va de l'Atlantique à la Vistule et à la plaine danubienne. » (p. 10). Ce n'est donc pas un incontrôlable dynamisme démographique qui fait la supériorité de l'Europe du XI^{e} s., c'est le projet, « l'action » dit Pierre Riché, de quelques élites choisies qui fait naître une Europe là où il n'y avait que des royaumes barbares.

Ce renouveau historiographique inspire, avec des nuances, Laurent Theis quand il parle de « L'héritage des Charles » pour désigner la période des IX^{e} et X^{e} s.[20] voire Geneviève Bührer-Thierry, qui place son manuel dans la continuité de celui de Pierre Riché (Introduction, p. 5) : « Le présent ouvrage a pour but de s'interroger sur les dimensions européennes de l'Empire carolingien : en premier lieu le christianisme,… ; en second lieu la culture des élites ; en dernier lieu, les réseaux aristocratiques qui se sont étendus aux dimensions de l'empire durant un siècle environ… Tous ces éléments sont à mettre au compte d'une véritable volonté politique des souverains carolingiens, relayés par des élites politiques, raison pour laquelle on peut dire qu'il a existé une « Europe carolingienne » au sens où c'était une Europe pensée et voulue par les Carolingiens sans l'action desquels elle n'aurait pas existé »[21].

Il est difficile de ne pas rapprocher cette Europe, qui n'est plus un continent, mais qui est un projet porté et façonné par une élite éclairée, et la Communauté Economique Européenne de la démocratie chrétienne. Pierre Riché tisse volontairement des liens de l'une à l'autre. Son ouvrage s'ouvre par une dédicace appuyée : « Pour mes enfants et mes petits-enfants, citoyens de l'Europe du troisième millénaire ». L'Europe en effet, nous dit Pierre Riché – et il parle de l'Europe carolingienne mais on entend tout autre chose – a cessé d'être une donnée géographique, un continent, pour devenir une « personne morale » (p. 8). L'idée est approfondie en conclusion. Quand on parle de l'empire carolingien, « …il s'agit bien de l'Europe, non pas de cet espace géographique que l'on opposait à l'Asie et à l'Afrique au début du VIII^{e} siècle, mais d'un ensemble de territoires qui ont pris conscience de leur destin commun… » Cette prise de conscience, Pierre Riché l'attribue à l'avènement de la paix : des peuples, qui spontanément auraient été livrés à leurs antagonismes, à la naissance de nationalismes fondés sur la conscience d'être différents des autres, ces peuples ont vu leurs antagonismes « neutralisés par les pouvoirs politiques, royaux et princiers et par l'Église. Les rois carolingiens et ceux qui leur ont succédé sont des régulateurs » (p. 395). L'Europe, carolingienne toujours, sera donc résumée par cette équation : quelques hommes avisés peuvent créer au milieu de nations en guerre un sentiment de communauté suffisant pour créer la paix. C'est la définition de la première Communauté européenne telle que les Pères de l'Europe l'ont rêvée comme un antidote au deuxième conflit mondial.

Le fait que cette conviction soit datée – informée davantage par le contexte de formation de Pierre Riché ou ses convictions pro-européennes, que par l'analyse des sources carolingiennes – se voit dans le fait qu'elle se périme assez vite : Geneviève Bührer-Thierry, à vingt ans de

[20] THEIS L. (1990), *L'héritage des Charles (de la mort de Charlemagne aux environs de l'an Mil)*, Nouvelle histoire de la France médiévale 2, Paris.

[21] BÜHRER-THIERRY G. (2001) - *L'Europe carolingienne (714-888)*, Paris, Armand Colin.

distance, renonce à décrire l'Europe carolingienne comme l'espace où les nationalismes sont abolis. En revanche, elle semble céder, elle aussi, au jeu du miroir quand elle décrit le système institutionnel de l'Empire carolingien. Pierre Riché l'appelait un espace centralisé, où l'uniformisation imposée était au service de la paix. Geneviève Bührer-Thierry, elle, voit dans le même empire carolingien, un système à deux vitesses, ou à deux niveaux d'intégration. Il y aurait d'une part « le cœur de l'Europe carolingienne, c'est-à-dire l'espace qui s'étend entre la Loire et le Rhin et représente le noyau du monde franc, et d'autre part, l'ensemble des régions périphériques… » (Introduction p. 6), unies par des liens moins solides, ou moins contraignants. Cette description évoque d'une façon assez concrète les transformations de l'Europe communautaire à l'extrême fin des années 1990 : le traité d'Amsterdam, d'octobre 1997, entré en vigueur en mai 1999, a fait du principe de subsidiarité l'une des clés du système institutionnel (rien de contraignant ne doit être réalisé à l'échelle de la communauté, qui pourrait l'être à l'échelle des Etats) ; le Parlement européen, donc les députés élus au suffrage universel, voit son importance croître au détriment des exécutifs nationaux ; surtout, l'idée d'une Europe à deux vitesses est admise, voire consacrée, par la reconnaissance du principe « d'abstention constructive » - toujours par le traité d'Amsterdam – et plus globalement par l'élargissement : on peut faire partie de « l'Europe du noyau » - « l'espace qui s'étend entre la Loire et le Rhin » - ou « des régions périphériques », plus ou moins solidement attachées au noyau. Entre Pierre Riché et Geneviève Bührer-Thierry, on dirait que ce n'est pas tant l'Empire carolingien qui a changé, mais bien l'Europe.
Pierre Riché enfin a développé jusqu'au bout cette idée d'une conscience européenne : l'Europe, qui pour lui s'appelle « conscience d'un destin commun » ne peut pas mourir avec les régimes politiques. L'empire carolingien a pu échouer : il survit, à l'état de civilisation de référence, jusque dans les principautés qui le remplacent. D'où le tableau conclusif des *Carolingiens,* intitulé « tableau de la civilisation européenne » (p. 11). En d'autres termes, l'empire qui réussit s'appelle Europe (2^{e} et 3^{e} parties), l'empire qui échoue meurt sans entraîner l'Europe dans sa chute : après la 4^{e} partie, « Effondrement de l'empire carolingien », on assiste à la « naissance des premières nations *européennes* ». La 5^{e} et dernière partie, « Les rois et la civilisation de l'Europe du premier millénaire », qui est la partie thématique, s'achève sur un tableau du X^{e} siècle comme celui du « premier épanouissement de la culture européenne ». Traduisons : l'Europe est une civilisation, un art de vivre ensemble fondé sur le respect des lois et la recherche de la paix. Elle excède les systèmes politiques qui l'ont fondée. Ce qu'on peut être tenté d'appeler une « mystique européenne » trouve des échos très voisins dans des déclarations de Robert Schuman. Reste à décrire, en trois étapes, comment cette idée – l'Europe est une civilisation née à l'époque carolingienne – a été déformée et prolongée par son insertion dans des débats contemporains.

Une première tendance consiste à entendre, derrière "civilisation européenne", un christianisme triomphant : s'il y aurait Europe à l'époque carolingienne, c'est parce que l'empire a eu, pour la première fois, les moyens d'imposer partout une même foi et des pratiques religieuses similaires. L'idée séduit surtout ceux qui cherchent dans l'empire carolingien la préfiguration de l'Europe : en effet, l'idée d'une communauté chrétienne, d'une chrétienté, permet de dépasser la contradiction entre les frontières trop étroites de l'empire carolingien (qui ne comprend guère que la France, le Luxembourg, l'Allemagne, la Belgique et l'Italie du nord) et l'Europe qu'on veut au moins élargir à l'Angleterre… Chez Pierre Riché toujours : « Cette Europe, c'est également… celle de la chrétienté. Font partie de la chrétienté tous les pays convertis de gré ou de force par les Carolingiens, mais aussi le royaume des Asturies, l'Angleterre, l'Irlande qui n'ont jamais été conquis par les souverains francs. » (conclusion p. 395). Ce qui reste une façon parmi d'autres, chez Pierre Riché, pour décrire une communauté de vues entre Européens, devient un ciment fondamental, dans un livre de

Michel Rouche[22]. La démonstration est simple. Les sociétés germaniques ont été confrontées au déchaînement de la violence parce qu'elles ont placé à l'extérieur d'elles même le sacré. Face au sacré, les hommes ne peuvent que tenter d'acheter leur paix par le sacrifice : sacrifice humain à la divinité, sacrifice humain aussi dans la vengeance, qui n'est pas comprise par Michel Rouche comme moyen de régulation sociale, mais comme le déchaînement de ce qu'il appelle la barbarie. La paix acquise à ce prix est toujours temporaire. Les sociétés romaines, elles, sont décrites comme celles de droit écrit, où le pacte entre deux parties peut rétablir la paix menacée. Il existe alors une troisième voie, celle du christianisme, qui promeut le pardon pour mettre un véritable terme à la violence. Avec l'avènement du christianisme, l'intime prend le pas sur le public : l'individu, qui doit obtenir la paix avec lui-même plus qu'avec ses ennemis, naît en même temps que l'Église, qui lui garantit qu'il ne doit pas se fondre dans une communauté politique, mais exister dans une communion fraternelle. L'ère de l'Église « allait enclencher un processus de création sociale tout à fait original : l'Europe. » (p. 236). En d'autres termes, l'Europe est la création de l'Église catholique, qui reste dépositaire de l'idée. On ne saurait peser plus volontairement dans le débat des « racines chrétiennes », en passant au besoin par-dessus la christianisation des royaumes mérovingiens, gênants dans ce modèle.
Deuxième tendance, l'Europe carolingienne sert de support à la défense de la supranationalité, dans le cadre inattendu de la biographie qu'Alessandro Barbero a consacrée à Charlemagne[23]. Le prétexte est le renouvellement des études économiques : en montrant que le dynamisme économique, et démographique, traditionnellement attaché aux XI^{e} et XII^{e} s. date en fait de la période carolingienne, ces nouvelles études devraient prouver que l'Europe est bien née avec les Carolingiens. Cette assimilation, présentée comme une évidence, entre « Europe » et « civilisation de la croissance » prouve, au passage, à quel point le terme est connoté positivement. Alessandro Barbero donc commence *in medias res* son portrait de Charlemagne à Paderborn, à l'été 799. Le pape Léon III, victime d'une émeute à Rome, arrive en Saxe. Charles va le reconduire à Rome où il sera couronné empereur. Un poète anonyme compose à l'occasion un récit de la rencontre. Alessandro Barbero commente : « Le pape doit être défendu contre ses ennemis et Charles est le seul souverain au monde capable de rétablir la majesté de l'Église ; mais c'est précisément pour cette raison qu'il est juste que les chrétiens de tout l'Occident le reconnaissent comme guide, plus que ne l'exigerait son titre royal… Le poète… reconnaît dans le roi des Francs le successeur des empereurs romains…et il salue en lui le *rex pater Europae* ». Alessandro Barbero ne dit donc pas qu'il y a sous Charlemagne une construction militaire et politique – l'empire - dont les contours pourraient coïncider avec notre Europe, mais assimile directement le titre impérial, la souveraineté sur l'Occident chrétien et la naissance de l'Europe. L'Europe de Charlemagne excède alors le cadre du territoire réellement gouverné par le roi franc. Au nom du christianisme, l'Europe est donc dilatée et A. Barbero ose l'anachronisme : c'est une Europe supranationale (chapitre 1, p. 11 de l'édition française) : « Aujourd'hui que les peuples de notre continent sont sortis de l'impasse où les avaient poussés les idéologies nationalistes et qu'ils semblent avoir pris le chemin de l'intégration dans une Europe Supranationale, l'image inventée par le poète de Paderborn a quelque chose d'étonnamment actuel. » Au-dessus de l'Europe des Etats, on souhaite donc l'avènement d'une Europe des peuples, en des termes qui rappellent assez distinctement la pensée de Jean Monnet : l'Europe supranationale existe, parce que les peuples européens ont entre eux un passé chrétien commun qui les unit. Le grand écart chronologique n'est pas une sur-interprétation de la position de l'historien italien, puisque c'est lui-même qui revendique de lire l'histoire carolingienne à travers le prisme de l'histoire contemporaine : « Il n'est pas exclu que l'avenir de l'Europe au XXI^{e} siècle influence de près

[22] ROUCHE M. (2003) - *Les racines de l'Europe. Les sociétés du haut Moyen Age (568-888)*, Paris, Fayard.
[23] BARBERO A. (2004) - *Charlemagne, un père pour l'Europe*, Bibliographie Payot.

la manière dont les historiens des prochaines générations considéreront l'histoire carolingienne. » (p. 128). Mais dans le contexte d'une réflexion avancée sur l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne, c'est une prise de position assez radicale. Car l'historien tire argument du passé pour présenter l'empire carolingien comme déterminant pour l'avenir de la construction européenne. Au nom de ce passé à la fois impérial et chrétien, A. Barbero trace une carte de l'Europe carolingienne présentée comme une norme immanente, "une Europe dont les principaux partenaires sont la France et l'Allemagne et dans laquelle l'Italie du Pô est mieux intégrée que le Mezzogiorno, la Catalogne mieux que le reste de l'Espagne, tandis que la Grande-Bretagne continue à lui être, dans une certaine mesure, étrangère. Cette Europe nordique et continentale, latino-germanique par culture mais méfiante à l'égard des régions méditerranéennes et presque complètement indifférente à l'égard des régions gréco-slaves de l'Est, est un legs de Charlemagne. Et ce n'est absolument pas un hasard si aujourd'hui encore le cœur et le cerveau de l'Union battent à Bruxelles, à Strasbourg, à Maastricht, au cœur de l'ancien pays franc" (p. 142).

La carte dessinée par Alessandro Barbero est reçue avec gratitude en France et en Italie, désignées pour être les nations fondatrices de l'Europe du XX^{e} siècle. Pourquoi alors se trouve-t-il si peu d'historiens allemands pour faire de l'empire carolingien le point de départ d'une construction européenne, où l'importance de l'Allemagne serait ainsi préfigurée et consolidée ? La réticence des historiens allemands à appeler « Europe » l'empire carolingien est visible. Johannes Fried en 1991 choisit la fin de l'empire au IX^{e} s. pour dater les débuts de l'Europe[24]. Herbert Schutz, en 2004, fait exception[25]. Les querelles du XIX^{e} s., dans le contexte du nationalisme triomphant, ont brouillé l'image de Charlemagne; elles offrent une première explication sur laquelle Karl-Ferdinand Werner a fait le point[26]. La conférence de Joachim Ehlers en 2001 est un prolongement, sur le mode irénique, de ces controverses passées qui ne valent que jusqu'à l'avant-guerre[27]. La raison de cette réticence au XX^{e} s. semble plus à chercher dans l'attachement pro-européen des Allemands de l'ouest lui-même : la Communauté européenne est, à l'est du Rhin, une promesse de démocratie après l'échec d'un autre empire, le III^{e} Reich. Associer cette Europe à quelque empire que ce soit, même l'empire carolingien, est donc un contresens douloureux. Le parti-pris de Herbert Schutz est d'autant plus remarquable : il tourne les regards vers ce qui peut sembler une région très périphérique de l'empire carolingien, la Thuringe, la vallée de l'Ebre, la Bavière, tournée vers la Moravie et la Bohême, pour montrer que les liens avec le centre, avec Aix la Chapelle, sont plus nombreux et plus importants, qu'on ne l'avait envisagé. Qu'est-ce à dire, sinon que l'Europe centrale appartient, du point de vue de la culture et du passé, à l'Europe elle-même ? Parue en 2004, son ouvrage coïncide avec l'élargissement de l'Europe des 15, devenue Europe des 25 après l'intégration de la Pologne, de la République Tchèque, de la Slovaquie, de la Slovénie et de la Hongrie – ces pays dont l'ouvrage d'Herbert Schutz souligne qu'ils ont un passé commun avec l'Europe de l'ouest. Un parallèle peut alors être tracé avec le dernier plaidoyer marquant en faveur d'une intégration européenne par la mise en évidence d'un passé commun qu'est l'ouvrage du grand médiéviste Karol Modzelewski[28]. L'auteur affirme qu'on a eu tort de limiter l'étude de l'Occident du haut Moyen Age aux seuls barbares germains puisque le regard de l'anthropologue distingue, chez eux, plus de points communs

[24] *Supra* note 17.

[25] SCHUTZ H (2004) - *The Carolingian in Central Europe, their History, arts and architecture: a cultural history of Central Europe, 750-900*, Leiden, Boston, Brill, Culture, Belief and Traditions 18.

[26] WERNER K.-F. (1995) - *Karl der Grosse oder Charlemagne ? von der Aktualität einer Überholten Fragestellung*, Munich, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften.

[27] EHLERS J. (2001) - *Charlemagne, l'Européen entre la France et l'Allemagne*, Stuttgart, Thorbecke, Conférences annuelles de l'institut historique allemand 7.

[28] MODZELEWSKI K. (2006) - *L'Europe des Barbares. Germains et Slaves face aux héritiers de Rome* (trad. du polonais), Paris, Aubier, Collection historique.

avec les Slaves que de différences. En d'autres termes, il y a un passé commun à l'Europe de l'est et à l'Europe de l'ouest – l'intégration de la Pologne est une réalité ; on devrait pouvoir ouvrir des négociations pour l'intégration de l'Ukraine, de la Moldavie, de la Biélorussie.

Plus l'Europe devient une réalité vécue servie par une idéologie qui la rend séduisante, plus la réflexion des médiévistes semble perdre en sérénité. Parler d'Europe médiévale relevait dans les années 1960 d'une réhabilitation justifiée de l'Antiquité tardive; parler d'Europe carolingienne renvoyait dans les années 1990 à un choix historiographique étayé; le passé construit sur mesure pour l'Europe du XXIe siècle peut parfois sentir davantage l'apologétique ou la politique que la réflexion scientifique, à moins que nous ne manquions encore de recul pour apprécier les évolutions les plus récentes.